

Pas écolo

On peut trouver sur le site de l'INA, la vidéo d'un petit reportage un peu comique aujourd'hui, mais très sérieusement construit qui présentait alors « un sport tout à fait nouveau qui combine la descente en parachute et le vol en aile libre » selon le présentateur.

Sur les pentes de Mieussy, de joyeux compères tentent de s'envoler en utilisant des ailes de parachutes presque carrées, aux énormes ouvertures en bord d'attaque.

Le journaliste précise : « D'habitude il faut sauter avant d'ouvrir son parachute, ici il faut ouvrir son parachute avant de sauter.

Cela s'appelle le vol de pente. »

On voit Gérard Bosson s'équiper, puis répondre à la question :

« Ça peut être dangereux ?

- Non, absolument pas, dans un site comme ça, avec des gens qu'ont du métier, c'est pas possible que ça soit dangereux, puisque les gens savent manier un parachute. »

Après quelques tentatives avortées, Bosson remonte la pente herbeuse et bien raide, un peu essoufflé.

Le journaliste : « C'est vraiment le sport écologique ? »

« Ah oui, ça demande du sport, il faut marcher. »

Le journaliste explique qu'en décollant ainsi le parachutiste évite les frais des sauts d'avion « qui restent chers », et qu'en glissant le long du relief, le pilote sous son parachute peut rester 10 mn en l'air avant de se poser dans la vallée 1000 m sous son point de départ et faire de la précision d'atterrissage. Ce que confirme l'un d'eux qui vient de se poser : « C'est intéressant parce qu'on peut s'entraîner en PA, sans partir d'un avion et sans raquer un centime, bien qu'on ait 12 kils à faire avec nos autos et au prix où est l'essence, ça va vite chercher loin, mais autrement, de voler, ça a pas un intérêt démentiel démentiel. »

Le reportage se termine sur les images de quelques vols approximatifs, sur fond sonore fantaisiste de trilles tyroliennes.

Ce sont les tout débuts de ce qui n'est encore que « vol de pente » pratiqué par des casse-cou joyeux qui ne semblent pas percevoir le danger, et ne sont finalement guère intéressés à voler ; c'est d'ailleurs, curieusement, en devenant « parapente » que l'activité va se séparer doucement du parachutisme et se tourner enfin vers le vol.

Deux détails attirent l'attention, détails liés et pourtant divergents.

Le motif de ces tentatives est économique, les sauts d'avion coûtent trop cher pour ces parachutistes fauchés, et même les navettes – on n'emploie par encore le mot – sont encore bien onéreuses : « 12 kils au prix où est l'essence, ça va vite chercher loin ... »

Vol de pente ou, bientôt, parapente, ça consomme tout de même du carburant, même si c'est moins qu'avec un avion.

L'apparence pourtant est inverse, et le journaliste s'y laisse prendre : « c'est vraiment le sport écologique », il ne dit même pas « un sport », mais « le sport ».

A peine naissant, pas encore nommé, ni même compris par ceux qui s'y lançaient à corps perdu, le parapente est déjà soumis à l'équivoque, et la publicité d'aujourd'hui, qui n'hésite pas à utiliser nos voiles comme symboles de légèreté, de liberté et de pureté, ne fait que le confirmer.

Comment, en effet, accuser une activité qui ne se soutient que du souffle de la brise, n'exploite que la puissance invisible des thermiques, se glisse silencieuse de crêtes en vallons, et dont tout le matériel se réfugie sur les épaules d'un doux rêveur apaisé et radieux d'avoir su faire la nique à la gravité et à la violence du monde ?

Et pourtant nous devons bien le reconnaître, le parapente, c'est pas écolo, mais pas du tout.

Brutalisons un peu la chose avant de l'explorer : sans le pétrole et toute la chimie qui en dérive, nous ne volerions pas. Tout simplement.

Nos voiles et nos sellettes, et nos secours aussi, sont tout de fibres dérivées du pétrole, on dit fibres techniques pour masquer, ou souligner, qu'elles doivent tout à la synthèse subtile.

Nous n'y pouvons rien, c'est ainsi, il n'est guère d'autres matériaux, et surtout naturels, disponibles. Personne n'envisage une voile de soie (qu'il faudrait d'ailleurs traiter subtilement selon un processus, lui aussi, complexe et polluant), une sellette de coton, ni des suspentes de chanvre.

Ajoutons-y donc tous les équipements périphériques, casques, vêtements, gants, et toute l'électronique des radios et des varios.

N'oublions pas aussi tous les aménagements de sites, tout le réseau des informations, tant météo que sociales ou festives, tout cela consomme aussi bien l'énergie des hommes que celle des machines.

Et, inscrivons, pour finir, le poste bien lourd de nos voyages aux sites favorables, et la consommation de nos navettes.

On dira que ça n'a rien d'exceptionnel, qu'il en est ainsi de toute activité humaine, et que nous ne sommes pas les plus polluants, et c'est sans doute vrai, même si nous ne nous préoccupons guère de l'avenir du tissu de nos voiles fatiguées, de la réforme de nos sellettes rappées, et du devenir de nos secours chiffonnés à force d'être plus ou moins bien repliés.

Ce qui est en question c'est l'écart entre l'image et la réalité.

Entre l'image d'une activité sans polluant, légère, comme détachée du monde, et la réalité d'une activité qui doit tout à la modernité industrielle, tout autant que toutes les autres activités de glisse, formes nouvelles d'un rapport à la nature qui se saisit de ses puissances contraires (gravité, vent, vagues, neige), pour s'introduire, en rôdeur rusé, dans le jeu de ses forces antagonistes.

Image que nous donnons aux autres, plus ou moins fascinés de nous voir comme des fils du vent, alors que nous ne volons que parce que la gravité nous offre l'énergie nécessaire, filtrée et détournée par la

tension des fibres synthétiques de nos voiles et de nos suspentes, se glissant, subreptices entre deux feuillets de brise.

Image que nous finissons par interioriser au point de ne plus prendre garde à nos pollutions, et d'oublier parfois que nous ne sommes, nous aussi, que des hôtes tolérés, et parfois importuns, dans une nature qui n'est belle que pour nos regards attendris, et qui pourrait très bien se passer de nous, si nous n'en n'étions nous-mêmes un des éléments, mais indocile et prodigue au point de dilapider et menacer son existence.

L'image endort notre sens de la réalité.

Il ne s'agit, cependant, nullement de refuser de voler sous le motif que nous ne sommes pas aussi « propres » que nous pouvons, ou voulons, le croire, à cette mesure-là plus rien ne serait envisageable. Il s'agit peut être d'abord d'en prendre conscience, et de tenter de réduire autant que possible les conséquences de ce qui nous est un intense plaisir, mais parfaitement égoïste.

Et de toutes façons, qui sait exactement ce que recouvre ce terme d'*écologie*, devenu le cache-sexe insolent d'activités pas toujours reluisantes, et de motivations politiques surprenantes ?

Qui n'y est pas favorable ? Il faut toute la sottise bouffie de quelqu'un pour l'envoyer promener par dessus les clochers.

Les autres, donc aussi chacun de nous, aménagent comme ils peuvent une petite niche propre en estimant qu'ils ont fait ce qu'ils pouvaient, et que le reste appartient au système d'existence qui s'impose à eux, et que chacun pourtant prolonge et fortifie. Car c'est tout de même à nous de décider. Mais quel est ce nous ? Chacun, quelques uns, tous ? Inextricable débat des mouvements de société.

D'une certaine façon, le terme d'*écologie*, forgé par l'allemand E. Haeckel (1866), souffre d'être né en marge de celui d'économie, sorte de frère contraire, plus âgé de cinq siècles.

Les deux termes empruntent au grec *oikos*, la maison, le lieu de vie, l'un se chargeant de l'administration de cet espace, en lui donnant des règles (*nomos*), l'autre tentant d'en élaborer la connaissance (*logos*).

Autour de quelle nécessité devons-nous organiser notre vie ? la nécessité pratique, utilitaire, celle des règles édictées par les hommes, qui disent ce qui doit être fait, et comment, pour notre meilleur confort et même notre plaisir, ou bien la nécessité des lois naturelles qui disent comment s'organise le monde en dehors de nos interventions, et combien nous en troublons graduellement, mais irrémédiablement, l'organisation.

Comment faire se rejoindre ces deux ordres qui sont, l'un comme l'autre, indispensables à nos existences ? Comment conjuguer l'économie, qui donne la puissance, et l'écologie qui annonce notre future impuissance quand la loi lente, mais implacable, de l'ordre naturel, s'effondrera sur nous qui l'aurons trop défié et déséquilibré ?

Et cela nous concerne aussi, souriants parapentistes.

Nous ne prenons pas forcément conscience que nos petits vols anodins s'inscrivent dans cette alternative et sont symboliques de ce débat. Et pourtant nous expérimentons, chaque fois que nous volons, combien nous devons, d'une part, strictement respecter les lois de nature, et veiller, d'autre part, à la qualité, et à la complexité croissante, de notre équipement. Chacun de nos vols est une subtile manière de conjuguer les deux nécessités concurrentes, celle de la nature et celle de nos sciences et industries.

Ils étaient touchants les pilotes pionniers de Mieussy, audacieux et naïfs, soucieux de leur porte-monnaie, et déjà affublés d'une épithète trop grande, et inappropriée.

Nous ne pouvons plus désormais nous lancer à voler avec la même insouciance, nous savons que nous devons respecter les lois de ce qu'on appelait « le fluide aérien », et nous savons également que notre innocente activité contribue elle aussi à grignoter les ressources de notre planète.